

Moulins avaient précisément la même pensée, et que pourtant Robespierre les immola. Les premiers répondent que ce ne serait pas une raison; que Robespierre les immola pour conserver sa popularité, quand il jugea que le moment n'était pas encore venu; ou bien encore pour ne pas leur laisser la gloire de l'entreprise.

Quoi qu'il en soit, plus on s'est rapproché des instrumens et des acteurs de cette catastrophe, et plus on y a trouvé d'obscurité et de mystère: cela ne fera que s'accroître encore avec le temps; aussi la vérité de l'histoire, sur ce point comme sur tant d'autres, ne sera probablement pas ce qui a eu lieu; mais seulement ce qui sera raconté.

Au sujet de ce même Robespierre, l'Empereur, disait qu'il avait beaucoup connu son frère, représentant à l'armée d'Italie. Il n'en disait point de mal; il l'avait conduit au feu, lui avait inspiré beaucoup de confiance et un grand enthousiasme pour sa personne; si bien que, rappelé par son frère, quelque temps avant le neuf thermidor, qui se préparait sourdement, Robespierre le jeune voulait absolument amener Napo-

l'éon à Paris. Celui-ci eut toutes les peines du monde à s'en défendre, et ne parvint à lui échapper qu'en faisant intervenir le général en chef Dumerbion, dont il avait toute la confiance, et auquel il se montra comme absolument nécessaire. « Si je l'eusse suivi, disait l'Empereur, quelle pouvait être la différence de ma destinée? A quoi tient après tout une carrière? On eût sans doute voulu m'employer; je pouvais donc être destiné, dès cet instant, à tenter une espèce de vendémiaire. Mais j'étais bien jeune encore, je n'avais point alors mes idées arrêtées comme je les ai eues depuis; je crois bien que je n'eusse pas voulu l'accepter. Mais, dans le cas contraire, et même victorieux, quels résultats eussé-je pu espérer? En vendémiaire, la fièvre de la révolution était tout à fait affaissée; en thermidor, elle était encore dans toute sa force, dans la rage de son ascension et de ses excès, etc., etc.

• L'opinion publique, disait-il dans un autre moment et sur un autre sujet, est une puissance invisible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste; rien n'est plus mobile, plus vague et plus

» fort; et toute capricieuse qu'elle est,
 » elle est cependant vraie, raisonnable,
 » juste, beaucoup plus souvent qu'on ne
 » pense.

» Etant Consul provisoire, un des
 » premiers actes de mon administration
 » fut la déportation d'une cinquantaine
 » d'anarchistes. L'opinion publique, à
 » laquelle ils étaient en horreur, tourna
 » subitement pour eux, disait l'Empe-
 » reur, et me força de reculer. Mais
 » quelque temps après, ces mêmes anar-
 » chistes ayant voulu comploter, ils
 » furent terrassés de nouveau par cette
 » même opinion qui me revint aussitôt.
 » C'était ainsi qu'à la restauration, en s'y
 » prenant mal, on était venu à bout de
 » rendre les régicides populaires, eux
 » que la masse de la nation proscrivait
 » un instant auparavant.

» Il n'appartenait qu'à moi, disait-il, de
 » pouvoir relever en France la mémoire
 » de Louis XVI, et laver la nation des
 » crimes dont l'avaient souillée quelques
 » forcenés et des fatalités malheureuses.
 » Les Bourbons étant de la famille et
 » venant du dehors, ne faisaient que
 » venger leur cause particulière et ac-
 » croître l'opprobre national. Moi, au

» contraire, partie du peuple, je soignais
 » sa gloire en faisant, en son nom, sortir
 » des rangs ceux qui l'avaient souillée,
 » et c'était bien mon intention; mais j'y
 » procédais avec sagesse: les trois autels
 » expiatoires à Saint-Denis n'avaient été
 » qu'un prélude; le temple de la gloire
 » sur les fondemens de la Magdeleine,
 » devait y être consacré avec un bien
 » plus grand éclat: c'était là, près de
 » leur tombeau, sur leurs ossemens mê-
 » mes, que les monumens des hommes
 » et les cérémonies de la religion eus-
 » sent relevé, au nom du peuple fran-
 » çais, la mémoire des victimes politiques
 » de notre révolution. C'était un secret
 » qui n'a pas été connu de plus de
 » dix personnes; mais encore avait-il
 » fallu en laisser percer quelque chose à
 » ceux qui dirigeaient l'ordonnance de
 » cet édifice. Du reste, je ne l'aurais pas
 » fait avant dix ans, et encore eût-il fallu
 » voir les précautions que j'y aurais em-
 » ployées, comme tout y eût été arrondi,
 » les aspérités soigneusement écartées.
 » Tous eussent pu y applaudir, aucun
 » n'en eût souffert. Tout consiste telle-
 » ment dans les circonstances et dans
 » les formes, continuait-il, que Carnot

» n'aurait pas osé écrire un mémoire
 » sous mon règne pour se vanter de la
 » mort du Roi, et il l'a fait sous les
 » Bourbons. C'est que j'eusse marché
 » avec l'opinion publique pour l'en punir,
 » tandis que l'opinion publique
 » marchait avec lui pour le rendre inat-
 » taquable. »

Dimanche 19.

Cascade de Briars.

Mon fils et moi nous nous trouvons levés de bon matin, notre tâche avait été finie dès la veille; et l'Empereur ne devant pas me faire demander de longtemps encore, nous avons profité de la fraîcheur du moment pour explorer notre voisinage.

En remontant la vallée de James-Town, il se trouve, sur la droite de notre petit plateau de Briars, un ravin très-profond, coupé de nombreuses crevasses à pic; nous y sommes descendus, non sans beaucoup de peine, et sommes arrivés sur les bords d'un petit ruisseau limpide, présentant une grande abondance de cresson. Nous nous sommes amusés, et comme en herborisant, à remonter le vallon et le ruisseau, et

après quelques sinuosités, nous avons bientôt atteint leur extrémité ou leur origine, formée par un énorme mur de rocher à pic qui les barre transversalement, et du haut duquel tombait, en forme de gouttière avancée, une fort jolie cascade composée des eaux supérieures environnantes, dont la chute, dans le vallon, dessinait le ruisseau que nous avons remonté, et qui roule parfois en torrent jusqu'à la mer. Cette cascade, en ce moment, se dissipait au-dessus de nos têtes en pluie fine ou vapeur légère; mais dans les momens d'orage, elle doit verser à torrens, et fournir des flots qui sillonnent avec fracas le ravin jusqu'à la mer. L'ensemble formait pour nous un spectacle sombre, solitaire, mélancolique, tout à fait attachant dont nous ne nous sommes arrachés qu'avec peine*.

Aujourd'hui, qui était dimanche, nous nous sommes trouvés tous réunis à dîner auprès de l'Empereur: il observa gaiement que nous formions le grand couvert. Après le dîner, le cercle de nos diversions n'étant pas grand, il de-

* Voyez la vue C, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

manda si nous irions ce soir à la comédie, à l'opéra ou à la tragédie; on s'est décidé pour la comédie, et il a lu lui-même une partie de l'Avare, qui a été continué par d'autres. L'Empereur était enrhumé, il avait un peu de fièvre; il est rentré de bonne heure chez lui, en me recommandant de le voir plus tard, s'il ne dormait pas. J'ai accompagné les nôtres avec mon fils, dans leur retour à la ville; en rentrant, l'Empereur était couché.

Lundi 20.

Première et seule excursion durant le séjour à Briars. — Bal de l'Amiral.

L'Empereur, après son travail accoutumé avec l'un de ces Messieurs, m'a fait appeler vers les cinq heures. Il se trouvait déjà seul; ces Messieurs et mon fils étaient partis de bonne heure pour la ville, où l'Amiral donnait un bal. Nous nous sommes promenés sur le grand chemin vers Jame's Town, jusqu'au point d'où l'on découvre, en face, la rade et les vaisseaux, et sur la gauche, dans le fond de la vallée, une jolie petite habitation. L'Empereur l'a considérée longtemps, parcourant avec sa lunette le jardin, qui en semblait très-soigné, et

où l'on voyait courir de fort jolis petits enfans, surveillés par leur mère. On nous avait dit que cette habitation appartenait au major Hodson, habitant de l'île, celui-là même qui m'avait prêté l'*Annual register*. Elle était située au fond du ravin qui prenait naissance dans notre voisinage de Briars, au pied de la cascade dont j'ai parlé plus haut. Il a pris fantaisie à l'Empereur d'y descendre, il était pourtant près de six heures. La route est extrêmement rapide, nous l'avons trouvée plus longue et plus difficile que nous ne l'avions pensé; nous sommes arrivés tout haletans. Après avoir parcouru la petite demeure, qu'on voyait bien être appropriée par une main qui comptait l'habiter, et non par celle d'un passager en terre étrangère; après avoir reçu les politesses du maître, fait quelques complimens à la maîtresse, l'Empereur songea à quitter ce bon ménage; mais la nuit était venue, nous étions fatigués, nous avons accepté des chevaux qui nous ont fait regagner promptement notre cahutte et notre dîner. Cette petite excursion et l'exercice du cheval, délaissé depuis si long-temps, ont semblé faire du bien à l'Empereur.

Il m'avait commandé d'aller au bal, en dépit de ma répugnance. A huit heures et demie, il eut la bonté d'observer que la nuit était fort obscure, le chemin mauvais, qu'il était temps que je le quittasse, qu'il le voulait, et a gagné sa chambre, où je l'ai vu se déshabiller et se mettre au lit. Il m'a commandé de nouveau de partir; je le faisais avec un vrai regret; je le laissais seul, je brisais une habitude qui m'était devenue bien douce.

Je me suis rendu à la ville à pied. L'Amiral avait donné beaucoup d'éclat à son bal; depuis long-temps on ne cessait d'en parler; il semblait vouloir persuader qu'il n'était que pour nous; il nous y avait solennellement invités. Convenait-il d'accepter ou de ne pas s'y rendre? L'un et l'autre pouvaient également se soutenir: les infortunes politiques n'imposent pas l'attitude du deuil domestique; il n'y a nulle inconvenance, il peut même être utile de se mouvoir au milieu de ses geoliers; on pouvait donc prendre indifféremment l'un ou l'autre parti. On se décida à y aller; mais alors quel rôle y tenir: celui de la fierté ou celui de l'adresse? Le premier parti

avait des inconvéniens; dans notre position toute prétention blessée devenait une injure. Le second n'en présentait aucun; recevoir en homme de bonne compagnie, à qui elles sont dues, et qui y est accoutumé, les moindres politesses; ne pas s'apercevoir de celles qu'on n'obtiendrait pas, c'était sans doute le mieux. Je suis arrivé très-tard au bal, et en suis sorti de bonne heure, très-satisfait sous tous les rapports.

Mardi 21. — Mercredi 22.

Ma conduite durant l'île d'Elbe.

L'Empereur, aux questions duquel j'avais répondu souvent sur la ligne de conduite d'un grand nombre de ses ministres, des membres de son conseil, des officiers de sa maison, durant son éloignement à l'île d'Elbe, m'a entrepris à mon tour à ce sujet, me disant: « Mais » vous-même, mon cher, qu'avez-vous » fait sous le Roi? Que vous est-il arrivé » durant tout ce temps? Allons, un rap- » port là-dessus, vous savez que c'est ma » manière; c'est la seule pour bien classer » ce que l'on dit et ce que l'on veut ap- » prendre, et puis ce sera un article de » plus pour votre Journal. Eh! ne voyez-

» vous pas, a-t-il ajouté en riant, que vos
» biographes n'auront qu'à prendre : ils
» trouveront tout fait.

» — Sire, le voici mot à mot; j'ai bien
» peu à dire. Je commandais, au trente
» et un mars, la dixième légion de Paris,
» celle du Corps Législatif. Nous per-
» dîmes, dans la journée, un assez bon
» nombre d'hommes. Dans la nuit, j'ap-
» pris la capitulation; j'écrivis à celui qui
» me suivait que je lui remettais ma lé-
» gion; qu'à titre de membre du Conseil
» d'État, j'avais antérieurement eu ordre
» de me rendre ailleurs; mais que je n'a-
» vais pas voulu quitter ma légion au
» moment du danger; que ce qui venait
» d'arriver changeant les circonstances,
» j'allais courir à de nouveaux devoirs.

» Au point du jour, je me jetai sur la
» route de Fontainebleau, au milieu des
» débris de Marmont et de Mortier. J'é-
» tais à pied; mais je comptais acheter
» facilement un cheval. J'éprouvai bientôt
» que des soldats en retraite ne sont ni
» justes ni aimables; mon uniforme de
» garde nationale, dans ce moment de
» désastre, était honni, ma personne
» maltraitée. Au bout d'une heure de
» marche, harassé de fatigue et de deux

» ou trois nuits blanches, n'apercevant
» autour de moi aucune figure de con-
» naissance, sans apparence de pouvoir
» me procurer un cheval, je pris le parti
» de rentrer tristement dans la capitale.

» La garde nationale fut commandée
» pour orner l'entrée triomphale des en-
»emis; elle était menacée de fournir
» un service d'honneur auprès des sou-
»verains qui nous avaient vaincus. Je
» résolus d'être absent de ma demeure;
» j'avais mis ma femme et mes enfans en
» sûreté hors de Paris, une ou deux se-
»maines auparavant, et j'allai demander
» l'hospitalité pour quelque jours à un
» ami. Je ne sortis plus que sous une
» mauvaise redingote, courant les rues,
» les cafés, les places publiques, les
» groupes : j'avais à cœur d'observer les
» hommes et les choses, et surtout de
» connaître le véritable esprit du peuple.
» Que de choses, dans cette situation,
» dont je fus le témoin!

» Je vis, autour du logement de
» l'Empereur de Russie, des hommes
» distingués par leur rang et se disant
» Français, s'évertuer en cent façons au
» milieu de la multitude, pour l'amener

» à crier : *Vive Alexandre, notre libé-*
» *rateur.*

» Je vis, Sire, votre statue de la place
» Vendôme fatiguer, épuiser tous les
» efforts de quelques misérables de la lie
» du peuple, soldés par des gens d'un
» grand nom.

» Enfin, je vis, à l'un des coins de
» cette même place Vendôme, devant
» l'hôtel du commandant de la place,
» un officier de votre maison, le soir
» même du premier jour, vouloir débau-
» cher de jeunes conscrits pour un tout
» autre service que le vôtre, et recevoir
» d'eux des leçons qui eussent dû le faire
» rougir, s'il en eût été susceptible.

» Nul doute que ceux dont je parle
» ici ne prononçassent que je me trouvais
» en ce moment au milieu de la *canaille*;
» et pourtant je dois à la vérité de dire
» que du moins ce n'était pas du tout de
» ce côté que partaient les turpitudes du
» jour. Leurs actes étaient loin d'y ob-
» tenir l'approbation; ils s'y trouvaient
» censurés, au contraire, par la droiture,
» la générosité, les sentimens nobles,
» descendus sur la place publique. Quels
» reproches je pourrais faire entendre,

» si je répétais tout ce qui fut dit à cet
» égard !

» Votre Majesté abdiqua; j'avais refusé
» ma signature à l'adhésion du Conseil
» d'État; je crus alors, je ne sais trop
» pourquoi, devoir y suppléer par une
» adhésion additionnelle. Le Moniteur
» était plein chaque jour de pareilles
» pièces; mais la mienne ne mérita pas
» les honneurs de l'impression.

» Enfin le Roi arriva, c'était désormais
» notre souverain. Un jour fut indiqué
» par lui pour recevoir ceux qui avaient
» eu l'honneur d'être présentés à Louis
» XVI; j'allai aux Tuileries jouir de cette
» prérogative. Que ne me dirent-ils pas
» ces murs, naguère encore si pleins de
» votre gloire et de votre puissance! Et
» pourtant je me présentais sincèrement
» et de bonne foi; je n'y voyais pas assez
» loin pour penser que vous dussiez ja-
» mais y reparaître.

» Les députations au Roi se multipliè-
» rent à l'infini : une réunion de toute
» l'ancienne marine eut son jour. Je ré-
» pondis à celui qui me le transmettait
» qu'aucun n'avait plus à cœur de se
» réunir à ses anciens camarades, qu'il
» ne serait pas parmi eux des vœux plus

» sincères que les miens ; mais que les
 » emplois que j'avais remplis me plaçaient
 » dans une situation particulière et dé-
 » licate, qui m'imposait la prudence de
 » ne pas me trouver où le zèle d'un pré-
 » sident pourrait employer des expres-
 » sions que je ne pouvais, ni ne devais,
 » ni ne voulais approuver de ma pensée,
 » ni de ma présence.

» Plus tard, en dépit de mon chagrin
 » et de mon dégoût, je voulus pourtant,
 » à la sollicitation d'anciens amis, songer
 » à faire quelque chose : on recomposait
 » le Conseil d'Etat, beaucoup de membres
 » du dernier me dirent qu'en dépit de
 » mes conjectures récentes sur ce point,
 » rien pourtant n'était plus facile que de
 » s'y faire conserver ; qu'ils y avaient
 » réussi seulement en allant trouver le
 » Chancelier de France. Je ne me sentis
 » pas le courage de dérober à Sa Gran-
 » deur un seul de ses momens, et je me
 » contentai de lui écrire que j'avais été
 » maître des requêtes au dernier Conseil
 » d'Etat ; que si ce n'était pas un motif
 » d'exclusion pour faire partie du nou-
 » veau, je le priai de me placer sous les
 » yeux du Roi comme conseiller d'Etat.
 » Je ne me ferais pas, disais-je, un titre

» à ses yeux de onze ans d'émigration, ni
 » de la perte de mon patrimoine dans la
 » cause du Roi ; je n'avais fait, dans ce
 » temps, que ce que j'avais cru alors mon
 » devoir, et que toutes les fois que je m'en
 » étais connu, je les avais remplis fidèle-
 » ment *jusqu'à leur extinction*. Cette
 » phrase me priva, comme on le pense,
 » même de l'honneur d'une réponse.

» Cependant la nouvelle situation de
 » Paris, la vue des étrangers, les accla-
 » mations de tous genres me rendaient
 » trop malheureux, et je suivis, comme
 » un trait de lumière, la pensée d'aller à
 » Londres passer quelque temps auprès
 » d'anciens amis capables de me procurer
 » toutes les consolations dont je pouvais
 » être susceptible ; mais il me sembla que
 » je retrouverais à Londres le même
 » spectacle et les mêmes acclamations
 » qui m'avaient mis en fuite de Paris, et
 » c'était vrai. Tout y était fête, réjouis-
 » sances, spectacles, au sujet de leur
 » triomphe et de notre abaissement.

» Pendant que je m'y trouvais encore,
 » on fit à Paris la nouvelle organisation
 » de la marine ; un de mes anciens cama-
 » rades, que j'avais perdu de vue depuis
 » long-temps, le *chevalier de Grimaldy*,

» se trouvait membre du comité de l'or-
 » ganisation nouvelle ; il passa chez moi,
 » dit à ma femme qu'il y était conduit
 » par la surprise de n'avoir pas trouvé
 » mes réclamations ; que la loi me donnait
 » le droit de rentrer dans le corps, ou
 » d'avoir ma retraite avec pension déjà
 » fixée ; qu'elle devait me décider là-
 » dessus, et s'en reposer sur son amitié,
 » bien que le terme touchât à sa fin. Je
 » fus plus sensible à cette marque d'affec-
 » tion qu'à la faveur quelle cherchait à
 » me procurer. Toutefois j'écrivis au
 » comité qu'ayant à cœur de pouvoir
 » porter un habit qui m'était cher, je le
 » priais de me faire accorder le titre de
 » capitaine de vaisseau *honoraire* ; que
 » quant à la pension, j'y renonçais, ne
 » m'y croyant aucun droit.

» Je revins à Paris ; la divergence des
 » opinions, l'irritation des esprits m'y
 » parurent extrêmes. Depuis long-temps
 » je m'étais fort retiré du monde ; je me
 » confinai en ce moment uniquement
 » dans mon ménage, au milieu de ma
 » femme et de mes enfans : jamais je
 » n'avais été meilleur mari ni meilleur
 » père, et peut-être aussi ne fus-je jamais
 » aussi heureux.

» Un jour je lus, au journal des Débats,
 » dans l'extrait d'un ouvrage de M. Al-
 » phonse Beauchamp, le nom de quel-
 » ques gentilshommes réunis le 31 mars
 » sur la place Louis XV, pour provoquer
 » à la royauté ; le mien s'y trouvait : il
 » était en bonne compagnie, sans doute ;
 » mais enfin je ne méritais rien de pareil,
 » et j'avais beaucoup à perdre dans l'es-
 » time d'une foule de gens, s'ils avaient
 » pu le croire. J'écrivis donc pour prier
 » de relever cette erreur qui m'attirait
 » des félicitations qui ne m'étaient pas
 » dues. Je m'étais rendu cette démarche
 » impossible, disais-je, quelque attrait
 » d'ailleurs qu'elle eût pu me présenter.
 » Commandant d'une légion de la garde
 » nationale, j'avais contracté des enga-
 » gemens dont aucune affection sur la
 » terre n'aurait pu me dégager, etc., etc.
 » J'envoyai ma lettre au député Chabaud-
 » Latour, que j'aimais beaucoup ; c'était
 » l'un des propriétaires du journal, il ne
 » voulut pas se prêter à sa publication
 » par pure bienveillance ; je l'adressai au
 » rédacteur ; il ne l'inséra pas par diffé-
 » rence d'opinion.

» Cependant la disposition des esprits
 » annonçait une catastrophe inévitable

» et prochaine ; tout faisait présager aux
 » Bourbons le sort des Stuarts. Ma femme
 » et moi nous lisions chaque soir cette
 » époque fameuse, décrite par Hume ;
 » nous l'avions commencée à Charles I^{er} ;
 » et votre Majesté parut avant que nous
 » eussions pu atteindre Jacques II. » (Ici
 l'Empereur ne put s'empêcher de rire.)

« Ce fut pour nous, continuai-je un
 » grand sujet de saisissement et d'anxiété
 » que votre marche et votre arrivée.
 » J'étais loin de prévoir l'honorable exil
 » volontaire qu'elle devait me valoir par
 » la suite, d'autant plus que j'étais alors
 » peu connu de Votre Majesté, et que les
 » circonstances, nées de l'événement
 » même, m'y ont seules conduit. Si j'avais
 » occupé le moindre emploi sous le Roi,
 » si même l'on m'eût vu souvent aux
 » Tuileries, ce qui eût été très-simple et
 » fort légitime, je n'eusse pas paru de
 » long-temps devant Votre Majesté ; non
 » que je me fusse rien reproché, ou que
 » mes vœux pour vous n'eussent été bien
 » tendres ; mais parce que je n'eusse pas
 » voulu passer pour un meuble de Cour,
 » ou sembler toujours prêt à encenser le
 » pouvoir partout où il se présente :
 » j'eusse attendu de l'emploi, au lieu de

» me précipiter pour en obtenir. Mais ici
 » je me trouvais tellement libre, tout en
 » moi était en si parfaite harmonie, qu'il
 » me semblait que je faisais partie de ce
 » grand événement. Je courus donc avec
 » ardeur vers le premier regard de Votre
 » Majesté, je me trouvais des droits à
 » toute sa bienveillance et à toutes ses
 » faveurs. Au retour de Waterloo, les
 » mêmes sentimens et le même zèle m'ont
 » porté, aussitôt et spontanément, au-
 » près de votre personne ; je ne l'ai plus
 » quittée. Et si je ne suivis alors que sa
 » gloire publique, je suivrais aujourd'hui
 » ses qualités personnelles ; et s'il est vrai
 » qu'il m'en a coûté alors quelque sa-
 » crifice, je m'en trouve aujourd'hui payé
 » au centuple par le bonheur de pouvoir
 » vous le dire.

» Du reste, il serait difficile de peindre
 » mon extrême dégoût en toutes choses,
 » durant les dix mois de votre absence ;
 » le mépris absolu des hommes et des
 » vanités de ce monde, toutes les illu-
 » sions détruites ; chaque chose me sem-
 » blait sans couleur ; tout me paraissait
 » fini, ou mériter à peine qu'on y attachât
 » le moindre prix. J'avais reçu la croix de
 » Saint-Louis dans l'émigration ; une

» ordonnance voulait qu'on la légitimât
 » par un brevet nouveau. Je ne me sentis
 » pas la force d'en faire la demande. Une
 » autre ordonnait qu'on se fit confirmer
 » les titres donnés par Votre Majesté : il
 » me demeura indifférent de compro-
 » mettre ceux que j'avais reçus sous
 » l'empire. Enfin l'on m'écrivit du mi-
 » nistère de la marine que mon brevet de
 » capitaine de vaisseau venait d'y arriver,
 » et il y est encore.

» L'absence de Votre Majesté fut pour
 » moi un veuvage dont je n'avais dissi-
 » mulé à personne ni les regrets ni la
 » douleur ; aussi j'en recueillis le fruit à
 » votre retour, dans le témoignage de
 » ceux qui vous entouraient, et de qui
 » j'étais à peine connu auparavant. Au
 » premier lever de Votre Majesté, celui
 » qui dirigeait par intérim les relations
 » extérieures, sortant d'auprès de vous,
 » me prit dans une embrasure de fenêtre
 » pour me dire de graisser mes bottes,
 » qu'on allait peut-être me faire faire un
 » voyage ; il venait de me proposer, me
 » disait-il, à Votre Majesté, ajoutant qu'il
 » m'avait présenté comme fou ; mais fou
 » d'elle. Je désirai savoir de quel lieu
 » il s'agissait ; c'était ce qu'il ne voulait

» ni ne pouvait me dire. Je n'en ai jamais
 » su davantage.

» M. *Regnault de Saint-Jean-d'Angely*
 » me mit sur la liste des commissaires
 » impériaux que Votre Majesté envoyait
 » dans les départemens. Je l'assurai que
 » j'étais prêt à tout ; j'observai seulement
 » que *noble et émigré*, il suffisait de ces
 » deux mots prononcés par le premier
 » venu pour m'annuler au besoin en tout
 » temps et en tout lieu. Il trouva mon
 » observation juste, et n'y pensa plus.

» Un Sénateur me demanda à Votre
 » Majesté pour la préfecture de Metz, sa
 » ville natale, sollicitant même de moi
 » ce sacrifice, pour trois mois seulement,
 » disait-il, afin de concilier les esprits et
 » mettre les choses en bon train. Enfin
 » *Decrès* et le *Duc de Bassano* me propo-
 » sèrent pour conseiller d'Etat, et le
 » troisième jour de son arrivée, Votre
 » Majesté en avait déjà signé le décret. »